

Festival international du court métrage Une heureuse transition

Gérard Grugeau

Number 67, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (1993). Festival international du court métrage : une heureuse transition. *24 images*, (67), 46–47.

Festival international du court métrage

UNE HEUREUSE TRANSITION

par Gérard Grugeau

Une nouvelle équipe, un nouveau lieu à l'accès gratuit (Maison de la culture Frontenac): le 1^{er} Festival international du court métrage de Montréal donnait son coup d'envoi en mars dernier. Essai réussi. Dès cette première édition, le public était au rendez-vous. Succédant au défunt Festival du jeune cinéma, le dernier-né des festivals montréalais a attiré près de 5 000 personnes autour d'un format souvent marginalisé et privé d'espaces de diffusion. Au menu: 154 films et vidéos issus de 29 pays, une compétition internationale, une compétition québécoise doublée d'une sélection collégiale, une rétrospective Atom Egoyan (*Howard in Particular*, *Peep Show*, *Open House*, *En passant*), une échappée dans les courts des grands (Polanski, Kubrick, Forcier et autres), des débats (pour ou contre la création d'une Agence du court métrage au Québec; le Québec vu par ses cinéastes immigrants) et des exclusivités. Bref, une programmation diversifiée et généralement de bonne tenue qui n'a pas eu peur de jouer la carte de la surenchère pour afficher d'emblée sa singularité. Dès ce coup d'essai, le festival a par ailleurs tenu à établir des ponts avec les manifestations sœurs de Clermont-Ferrand en France et de Namur en Belgique (présence de Christian Guinot et de Jean-Luc François sur deux des jurys). Ponts aujourd'hui indispensables pour créer, au-delà des concurrences festivalières, une véritable synergie autour des jeunes créateurs d'ici et d'ailleurs et imposer le court métrage comme moyen d'expression et d'exploration artistique à part entière. La direction du festival semble donc avoir et une vision et une stratégie à long terme, ce qui en rassurera plus d'un et augure plutôt bien pour un créneau fébrilement en mal de reconnaissance et de débouchés. Espérons simplement que les organismes subventionneurs et les commanditaires suivront.

La violence du calme de Stéphane Laporte.



La révélation de ce festival aura sans doute été *Quelque chose est arrivé*¹ du cinéaste suédois Roy Andersson, une œuvre inachevée de 24 minutes qui a reçu le Grand Prix Alcan Film. Commandée à l'origine par le ministère suédois de la Santé, cette docu-fiction sur le thème du sida a finalement été interdite pour «sa vision trop pessimiste du monde». Par son esprit frondeur, «impur», et sa facture esthétique des plus troublantes, *Quelque chose est arrivé* se situe aux antipodes du film de commande didactique et ancre son récit dans le terreau fertile d'un imaginaire aussi riche et dérangeant qu'implacable de rigueur. Au cœur du dispositif narratif, le sida comme phénomène révélateur des dysfonctionnements d'une société froide et rationnelle, soumise aux diktats d'un milieu scientifique obscène, voire fascisant dans ses errements et ses méthodes. En filigrane de cette mise au pilori vitriolique de la Science révélée dans toute son horreur, la paralysie perverse d'une société percluse de peurs et de frustrations, une société incapable de vivre et de transcender «son sentiment d'échec et de perte de pouvoir sur le monde», pour reprendre les propos de Cyril Collard à propos des *Nuits fauves*. Traduit en termes esthétiques, cela donne un film froid, distancé, clinique comme l'autopsie d'un cadavre, avec des images glauques rendant palpable à l'écran la gangrène qui rongea sournoisement les corps (la maladie) et les esprits morbides toujours prêts à régir nos destinées. Bref, un film dont le spectateur ne ressort pas indemne.

Malaise également devant *La violence du calme* de Stéphane Laporte (Grand Prix Alcan de la relève, compétition québécoise). Objet inabouti mais singulier, ostensiblement en révolte contre l'esthétique chromée qui anesthésie le regard, ce film se présente comme une plongée physique dans l'univers noir de la vie urbaine. Ébauche schizophrénique d'une relation d'amour-haine entre un frère et une sœur, âpre voyage au bout de la nuit, *La violence du calme* tient du portrait nihiliste d'une génération perdue sur fond de «No Future». Images crues suintant une violence sourde, éclairages en clair-obscur, montage et bande-son échevelés, portés



Aubert Pallascio et
Pascale Perron dans
Le lit défait de
Sonia Grégoire

PHOTO : DOMINIC MORISSETTE

par la folle énergie du désespoir, caméra mobile: autant d'éléments autour desquels se cristallise le sentiment d'urgence qui parcourt souterrainement tout le film. *La violence du calme* n'est cependant pas sans défaut. On déplorera certaines faiblesses scénaristiques, notamment la révélation finale très mal amenée, avec une redondance maladroite du texte et de l'image, et une distribution pas toujours convaincante. En 15 minutes, le film n'en frappe pas moins les imaginations. Tranchant comme la lame d'un couteau.

Cette mise à nu du sentiment, cette sensibilité paroxysmique, parcourt avec une même fièvre *Le lit défait* de Sonia Grégoire (Prix du meilleur film universitaire dans la compétition québécoise). Récit de l'ambiguïté autour d'une relation incestueuse entre une fille et son père, *Le lit défait* se place sur le terrain de la confrontation permanente, du corps à corps violent et désespéré, du pathétique besoin de se libérer de l'Autre — en l'éventrant symboliquement (le siège de la voiture, l'oreiller) — non seulement pour exorciser la douleur, mais aussi pour plonger aux racines de l'enfance et renouer avec une innocence perdue. Cette matière à vif, la jeune cinéaste la traite abruptement, sans faux-fuyant. Attentive, fluide, la caméra trouve intuitivement ses marques, filme le plus souvent à la bonne distance. Elle

scrute les visages comme autant de paysages dévastés, enserre les êtres (émouvante Pascale Perron) dans l'impitoyable toile d'araignée de leurs affects. On l'aura compris, en plus d'un sens généralement sûr de l'image, Sonia Grégoire a indéniablement du cœur au ventre.

Ce sens sûr de l'image, doublé ici d'une belle élégance du filmage, se retrouve dans *L'échange* du comédien français Vincent Pérez (*Indochine*). Quelques silhouettes happées dans la tourmente indifférente de la foule, deux personnages surpris dans le huis clos d'une double cabine téléphonique: en moins de six minutes, Pérez réussit le tour de force de filmer la condition humaine dans tous ses états. Kaléidoscope d'émotions, vases communicants d'affects, *L'échange* affiche une étonnante maîtrise du récit. Récit remarquablement servi par le lyrisme exacerbé de la mise en scène et de la partition musicale de Patrick Doyle. On pense bien sûr — peut-être un peu trop — à Régis Wargnier, qui a d'ailleurs collaboré au scénario, et surtout à Téchiné. Alors Pérez encore sous l'influence de ses «maîtres»? C'est à suivre.

Coproduction Palestine-États-Unis, *La montagne* d'Hanna Elias ancre son récit dans le quotidien et les mœurs ancestrales de la Galilée. Le film s'insurge, sans

lourdeur démonstrative, contre la condition des femmes palestiniennes victimes de la coutume des mariages préarrangés. Seule échappatoire pour ces femmes: la fuite dans la montagne (personnage à part entière, symbole vivant des traditions), et la mort ou le retour forcé au village si la communauté des hommes vient à les rattraper. Si *La montagne* emporte l'adhésion à cause du fait social qu'il dénonce, le film vaut également pour la texture fragile des liens qu'il tisse entre l'environnement et les personnages (solidarité de trois générations de femmes, superbe portrait de la grand-mère, «gardienne des secrets»). La mise en scène d'Elias exploite constamment une dimension poétique que viennent nourrir, avec un bonheur inégal (maladresses de montage, usage abusif de la musique), les éléments naturels. C'est là que le film puise sa véritable force et son authenticité. ■

1. Le film sera diffusé à la télévision de Radio-Canada.